

Titres et Vêtements

al-Jarida, 21 août 1912

Qu'ai-je à faire de ce manteau, jouet du vent — il l'embrasse, et le voilà qui se gonfle ; il le quitte, et le voilà qui se rétracte ; sans cesse déployé, replié, soulevé, rabaissé, ses pans traînant jusqu'aux talons de mes sandales ; son ampleur étalée, ses manches ouvertes devançant leur propriétaire jusqu'aux plats, effaçant ce que ma main a tracé sur la page, dissimulant ma bague de diamant aux yeux des gens, et m'entravant, que je bouge ou que je reste immobile ?! Qu'ai-je à faire de ce costume, qui m'enferme, hors de la vie, dans une pièce obscure, et resserre mes plaisirs dans un espace étroit ; qui m'astreint à feindre la patience dans ce que je désire, et à affecter la gravité en toute circonstance ; qui m'appelle « Cheikh » quand je ne suis nul cheikh — car « le vrai Cheikh est celui qui rampe, courbé par l'âge » — qui me rend odieux aux yeux des belles, alors que j'ai toute la fougue et la vigueur de la jeunesse, et toute l'inconséquence et l'égarement de l'adolescence, étant, comme je le suis, fils de la passion et de l'emportement, enfant choyé de la richesse et de la fortune ; à moi le titre, la décoration, le rang, la position d'éclat somptueux et de gloire élevée, le nom qui voyage au loin, la renommée qui s'envole, le rang éminent ?!

Qu'ont donc à faire les décorations avec les hommes à ceintures, et l'éminence avec les hommes en caftan ? Comment le rang siérait-il à qui porte la longue robe, ou la dignité s'obtiendrait-elle par le porteur du turban ? Ce ne sont là que contraires bien éloignés, sens tenus en contradiction, qu'abhorre le naturel et que méprise le goût sain.

Où en suis-je, moi, par rapport à l'habit occidental, avec toute la beauté et l'élégance de son apparence, la grâce et la majesté de sa coupe, la noblesse et l'ordre de son allure, l'harmonie et le fini de sa mise ; avec le tarbouche rouge sur un front radieux, avec des boutons qui ensorcellent les yeux de leur éclat et captivent l'esprit de leur lumière, et une cravate qui frémit au vent, ravissant les cœurs et dérobant la raison ?!

Allons — ô vieil habit — loin de moi, car je ne suis rien de toi, ni toi rien de moi ...

Al-Ahnaf ibn Qays disait : « Les Arabes resteront Arabes tant qu'ils porteront le turban et ceindront l'épée. » Voilà qui est vrai — mais

pourquoi tenons-nous tant à rester Arabes ? Et qu'avons-nous donc à ne pas nous fondre dans les Occidentaux, puisqu'ils sont les rois et les souverains de l'univers, les djinns et les démons du monde, qui y ont frappé de leurs deux flèches, celle du savoir et celle de la richesse, et qui en ont pris les deux parts, celle de l'honneur et celle de la beauté ; maîtres du profit et du dommage, tenant en leurs mains le bien et le mal, jouant à leur gré avec la richesse et la pauvreté ; qui commandent, et le temps leur obéit, qui interdisent, et l'époque même s'incline ?!

Telle est la voie du cheikh : dès qu'il obtient un rang ou reçoit une décoration, il se met à détester son vieil habit, à s'en irriter, à se lasser de son apparence d'autrefois et à en avoir honte — pensée de bien mauvais augure, et bien mauvaise conseillère.

Souviens-toi, ô Cheikh — car tu l'as oublié — que les gens voient en toi un exemple et un modèle à suivre ; il te sied donc de te rappeler que si tu as lésiné sur la dignité de ton habit, c'est la dignité de ta propre personne que tu as ainsi bradée, et que si tu t'étais complu dans ton vieil habit, cela t'aurait mieux valu ; car la franchise sied à l'homme bien mieux que l'hypocrisie et la duplicité.

Tu possèdes, dans l'habit du cheikh et son turban, dans ta propre parure et ta décoration, et dans l'aisance de ta langue passant d'un idiome à l'autre, une distinction que nul autre, parmi les porteurs de tarbouche, ne saurait revendiquer ; garde-toi donc de gaspiller cette distinction, car elle est le chemin le plus sûr vers la renommée même que tu désires. Et puisque tu as une histoire glorieuse, un honneur ancien et hérité, et une vie qui n'appartient qu'à toi, garde-toi d'anéantir tout cela en te fondant dans autrui ; car tu commettrais là une faute envers toi-même et envers ta nation ; toi-même y perdrais ton individualité, et ta nation, l'un de ses membres. Voilà un conseil sincère — où donc est l'oreille attentive, et le cœur bien guidé ?